

442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 141

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
MARKO (Capricörn)
ZERIC (Trauma Social)
STRONG COME ONS
GUILLOTINE
THIERRY (General Strike)
Jéré ALAIN, FRED et la ROLLER ASSO
LOOLIE and the SURFING ROGERS
BIGGY
BRUNO (Dangerhouse)
R'n'C's

RIP :
ARNO
Ronnie HAWKINS
Neal ADAMS
Cynthia PLASTER CASTER
Chris BAILEY
MISS TIC

Mardi 7 juin 2022 ; 13:16:57 (Jazz time)

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

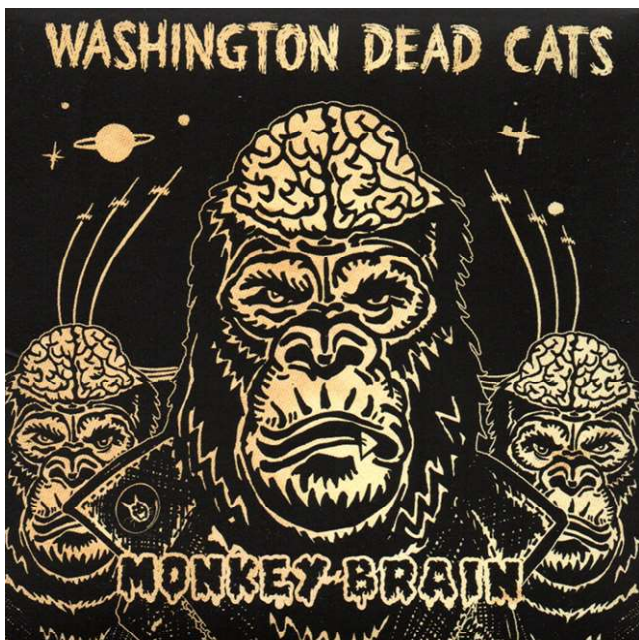
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.



WASHINGTON DEAD CATS : Monkey brain (CD, Devil Deluxe Music - www.devildeluxemusic.com)

Pas superstitieux pour deux roubles les Washington Dead Cats. Ils pouvaient déjà croiser des chats noirs sans sourciller - mais en les trucidant peut-être un tout petit peu, "A good cat is a dead cat" ne reste-t-elle pas, paradoxalement, l'expression ultime de leur conception philosophique de la vie ? - aujourd'hui les voilà qui font paraître un treizième album qui ne doit rien au hasard, au tirage du loto ni même à un scélérat coup de poker. Treize devenant au passage le nouveau chiffre de la bête, plus simiesque que féline la bestiole, décidément les Washington Dead Cats aiment à bousculer leurs propres codes. Jusques et y compris dans l'étude approfondie d'un organe qu'ils se plaisaient pourtant, dans une vie d'avant - la première, aujourd'hui ils doivent bien attaquer la troisième ou quatrième mais tout va bien ils en ont encore en réserve - à faire accroire qu'ils ne l'utilisaient guère, voire même qu'ils en étaient dépourvus, tout ça à cause de leurs célébrations messianiques potagères. Que nenni, les Washington Dead Cats ont un cerveau et le prouvent grâce à une équation irréfutable : les singes ont un cerveau, les hommes sont des singes donc ils ont un cerveau, les Washington Dead Cats sont des hommes donc ils ont un cerveau aussi. Voilà qui vous la baille belle non ? Et puisqu'ils ont un cerveau, ils décident d'en user de manière aussi envoûtante que s'ils distillaient encore quelque substance végétale psychotrope ou lysergique. C'est là qu'intervient leur qualité de musiciens. J'avais prévenu, la démarche est erratique mais néanmoins déterminée. En même temps, quand on est censé être mort, pas facile de marcher droit, tous les documentaristes spécialistes ès zombies (George Romero, Max Brooks) nous le démontrent en permanence. Les zombies justement, dont les Washington Dead Cats se demandent si nous n'en serions pas tout simplement la simple réincarnation ("Are we all zombies ?) tant nous autres, homo sapiens pas si sagaces que ça, nous conduisant comme de véritables décérébrés, ce qui nous ramène au sujet de ce disque. Et ce n'est pas l'évocation de "Mata Hari" qui risque de contredire cette pensée troublante tant cette espionne autoproclamée à l'encéphale de ouistiti a fait preuve de bien peu de jugement et de discernement dans ses petites affaires sous-marines et bas-ventrales, s'étant fait balader par quasiment tous les services secrets européens aussi bêtement qu'un veau naïf qu'on traîne à l'abattoir. Si les hommes et les singes sont dotés d'un cerveau, tout le monde n'en optimise pas forcément son usage et les plus intelligents à ce petit jeu du qui perd gagne ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Du côté des Washington Dead Cats, maintenant qu'ils ont découvert ce qui se cachait sous leur boîte crânienne, ils en profitent pour en explorer toutes les possibilités, musicalement s'entend, en dénichant pratiquement tout ce que le rock'n'roll, au sens large de la tournure, a pu élaborer de produits dérivés, entre blues et garage, entre surf et punk (damned, les Washington Dead Cats reprenant "White riot" du Clash on ne s'attendait pas), entre guitares électriques picotantes et cuivres éclatants, le groupe ne sait où donner de l'hypothalamus, s'obligeant à pratiquer le feu d'artifice mélodieux pour être bien certain que tout le monde en prendra plein les oreilles. Près de quarante ans après leurs débuts vegans, les Washington Dead Cats sont devenus de vrais viandards avec

supplément de protéines animales. D'ici à ce qu'ils deviennent plus intelligents qu'un bonobo ou qu'un gorille c'est toute la planète des singes qui s'en verrait bouleversée. Au point où on en est qu'est-ce qu'on risque ? On ne peut guère descendre plus bas sur l'échelle de l'évolution. Plus bête que l'homme, à part l'amibe, il ne doit plus y avoir grand-monde.

The DEAD MARRIED : Dracula song !! (LP, Pigme Records/Tawa Records/Pourvu Xa Dure)

Question : le mariage est-il soluble dans la mort ? Ou, pour paraître moins philosophiquement intello, les morts-vivants peuvent-ils passer devant monsieur le maire ? Je n'ose penser à monsieur le curé. L'histoire ne dit pas non plus si sieur Charly Little et damoiselle Delphine Dub se sont officiellement dit oui avant de pousser la porte de leur crypte. Ni comment ils y sont entrés, l'un portant l'autre dans ses bras ou tous deux rampant pour s'y faufiler insidieusement par quelque interstice en bas de portail ? Autant d'interrogations auxquelles je ne peux répondre, devant me contenter de conjectures, ce qui va me pourrir mon éternité à cause des nuits blanches existentielles qui me guettent dans l'ombre. Avant d'en arriver à cette perpétuité insomniaque, je devrais avoir le temps de savourer ce disque d'un duo guitare-batterie plein d'entrain morbide, d'allant macabre, d'euphorie perverse. "Dracula song !! " est le premier album de ce couple de zombies non encore putréfiés. Ils sont même remarquablement présentables, au point qu'on les croirait encore vivants, bien qu'ils aient tous deux connus une autre existence avant the Dead Married, Charly Little comme batteur d'Atomics Rotors, Delphine Dub comme batteuse - quel vilain terme décidément, ça doit être pour ça qu'elle semble lui préférer celui de percussionniste - de VIP. Vous aurez compris que c'est du côté de Montpellier que se situe leur dernière demeure connue. Ici Charly est passé à la guitare, ce qui ne change pas grand-chose au psycho-garage bluesy tribal de ce nouveau projet, entre Cramps et Gun Club des débuts. Notons quand même que pour l'enregistrement de ce disque, ils ont ramené un bassiste (jouant quelquefois en contre) et un organiste, histoire de refaire une beauté à leur garde-robe un brin mitée aux coudes. Quant à leurs dernières paroles, elles sont pour célébrer leur nouvel état : "Come to hell", "Viva la muerte", "Fuck your life". Clairement, ils pensent à leurs prochains voisins de caveau. Un chant majoritairement en anglais, histoire de mieux se faire comprendre du comité d'accueil qui les attend aux portes du Tartare, mais aussi un peu en français ("Les chimères" et "L'enfer") ou en espagnol ("No quiero") puisque aussi bien on ne sait jamais qui on va bien pouvoir croiser au détour de l'Hadès. Si, un jour, vous croisez un corbillard traînant quelques cercueils accrochés à son attache de caravane, vous saurez qu'il y a eu mariage chez les goules récemment et que the Dead Married vont sûrement ponctuer les festivités d'une chenille vampire qui mettra tout le monde d'accord à la fin de la nuit après avoir bouloté quelques jugulaires. Mais s'ils commencent à entonner "Viens boire un petit coup etc...", méfiez-vous quand même. Pousser ainsi la chansonnette n'est peut-être pas totalement désintéressé.

FORMATS COURTS

RATS DON'T SINK : The ratpack (CDEP autoproduit)

Raaahhhh putain ! Avec cette nouvelle tendance à ne faire de la promo que par MP3 interposés, plus de disques, plus de pochettes, donc quasiment plus de renseignements, et quand on reçoit un truc comme Rats Don't Sink, on se prend forcément les pieds dans le cordage et on croit que le titre du EP, "The ratpack", c'est le nom du groupe, et que le nom du groupe, Rats Don't Sink, c'est le titre du EP. Quand, de plus, on commence à atteindre la date limite de validité pour échapper à Alzheimer, la confusion est vite faite, ce qui n'a pas manqué pour ce qui me concerne. Inquiétant ? Ben oui, un peu, quand même. Au risque de passer pour un vieux con - j'en connais qui ont déjà une idée bien arrêtée à ce sujet - rien ne vaut l'antédiluviennisme promo à l'ancienne, un vrai disque, une vraie bio et les groupes seront bien gardés. Mais comme le 21ème siècle s'annonce clairement dématérialisé, j'ai peur qu'on ne soit pas sauvés du naufrage. Pas comme les Marseillais de Rats Don't Sink a priori, qui se revendiquent insubmersibles et qui n'ont donc aucunement l'intention de couler avec le navire, même en le quittant prématurément, tels leurs proverbiaux avatars muridés. Si l'on dresse un rapide CV de Rats Don't Sink, on note que "The ratpack, leur nouvel EP, vient après un EP, un split mini album partagé avec les américains de Johnny Cab et un album, tout ça en quatre ans. Si les rats ne se noient pas, ils semblent tout aussi indifférents aux gilets jaunes, au COVID et autres invasions russes, tout ce qui fait flipper le commun des souris de laboratoire humaines depuis quelques

temps, puisque tous ces petites mauvaises ondes négatives ne les ont pas empêchés de répandre leur peste hardcore-punk comme leurs ancêtres semaient le bubon sur le bas peuple en des temps plus obscurs. Les gestes barrière ne les ont pas plus dérangés puisque les quatre titres de "The ratpack" ont tous été enregistrés avec des pots d'autres groupes marseillais, alors même que nos salopards de politiciens nous incitaient (imposaient ?) à laisser nos vieux crever tous seuls dans leur coin. Les rats auraient-ils la fibre plus grégaire et plus solidaire que nous ? Auquel cas ils pourraient bien devenir la future race dominante.

The DARTS : Love tsunami (CDEP, Adrenalin Fix Music/Dirty Water Records/Beluga Records/Ghost Highway Recordings)

Trois nouveaux titres des Darts, c'est toujours bon à prendre, c'est toujours bon pour le moral, c'est toujours bon pour marquer l'arrivée du printemps. Surtout que trois ans se sont écoulés depuis leur dernier album, au point qu'on pouvait se demander si le quatuor américain était toujours en activité. Apparemment oui, nous voilà rassurés. D'autant que les Darts distillent le même garage-punk qui nous avait interpellé voilà une demi-douzaine d'années avec la sortie de leurs premiers EP. La recette n'a guère varié, de la guitare fuzz en couches épaisses, un orgue Farfisa en nappes consistantes, une voix acidulée en strates luxuriantes, on tombe amoureux des quatre gisquettes à chaque fois, ça ne rate jamais, comme si nos coeurs d'artichaut ne s'avouaient jamais battus bien que ces amourettes virtuelles soient toujours aussi éphémères, le temps d'un concert embrasé le plus souvent. Les Darts aiment les tsunamis - encore que dans une piscine gonflable pour enfant, avec une bouée canard et les donzelles en maillot de bain (je vous renvoie à la pochette), ça paraît moins monstrueux qu'à la télé sur le rivage de Fukushima - et nous font aimer les typhons avec leurs riffs tempétueux. Ce qui n'est pas la moindre de leurs qualités. A noter que ce EP annonce leur prochain album à paraître sur Alternative Tentacles et produit par Jello Biafra, heureux homme. La tornade Darts n'a pas fini de faire des ravages dans les rangs des amateurs de garage-punk sexy tout autour du globe. A commencer par votre serviteur qui ne sait jamais où se fourrer dès qu'il entend prononcer leur nom, pire qu'un puceau à sa première visite au lupanar.

The VIOLENT INZIDENT : This is nu metal ! (CD autoproduit)

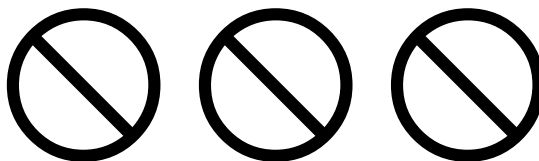
Les troubadours des temps modernes n'en sont plus à chanter l'amour courtois depuis longtemps. La révolution industrielle est passée par là, avec son expression la plus radicale, la métallurgie durable. Au point que même la musique s'est mise au diapason (un instrument en métal, comme par hasard), à la fonderie et à la sidérurgie. Le métal est donc devenu un sport à part entière, avec ses différentes déclinaisons, dont l'une des plus récentes, le nu métal. Une fois les règles du jeu établies, et pour obtenir la reconnaissance ultime, il ne restait plus qu'à en attendre la parodie. C'est chose faite avec les anglais the Violent Inzident. Oubliez Korn, Linkin Park ou Slipknot, tellement sérieux qu'ils sont encore plus chiants que le pire des discoureurs politiques ou le plus abruti des curetons/imams/rabbins (aucune mention inutile n'est à rayer dans cette liste) ayant jamais ouvert la bouche pour proférer ses insanités, et savourez l'ironie, le cynisme et le mordant de the Violent Inzident qui sont à la musique ce que les Monty Python, Lenny Bruce ou Coluche étaient à la bienpensance moralisatrice et pestilentielle, des trublions de l'accord en acier trempé, des zébulons de l'arpège en titane renforcé, des turlupins du riff en iridium anticorrosion. Et les bateleurs savent de quoi ils parlent puisqu'ils viennent tous de cette scène où les compétences en fonderie valent mieux que l'art de tricoter de la triple croche ou de tripoter du fa dièse mineur 7 bémol 5. Ils sont six, dont deux chanteurs et un DJ bidouilleur de semi-conducteurs (j'espère qu'il a fait des réserves de matière première avant la pénurie), sortes de Power Rangers post-apocalyptiques, et font du barouf comme un troupeau d'éléphants chaussés de bottes ferrées. Et ils ne se contentent pas d'entrechoquer les notes et les intervalles, les mots en prennent aussi plein la lettrine. Au hasard des titres de ce premier album, apprécions les "Whores of Instagram" (pléonasme ?), les "Disas Tinder" (redondance ?), les "Tears are falling (from my arse)" (ont-ils foiré leur première année de médecine pour se tromper ainsi d'orifice ?), les "D.A.R.E. to keep kids on drugs" (sûrement le meilleur moyen pour se débarrasser d'une génération perdue) ou les "Fou fou" (are they cou cou in their brain ?). Quand ça devient trop sérieux, mieux vaut s'en amuser pour ne pas avoir à en subir l'inanité, the Violent Inzident l'ont bien compris, avec eux le nu métal devient enfin fréquentable. On commençait à désespérer.

MASACRITIKA : Raza de Kain (CD, Bitume - www.bitume-prods.fr)

Guère sereins les Chiliens de MasaCritika, même si Pinochet n'est heureusement plus au pouvoir depuis longtemps. C'est surtout que leurs préoccupations ontologiques sont plutôt écorchées vives, à l'image de la pochette de leur nouvel EP. Ils donnent aussi le ton avec son titre, la "race de Caïn" dont il est question ici - en gros la nôtre, et tant pis si, comme moi, on est aussi athée qu'une feuille de vigne et qu'on se fout de la descendance d'Adam comme de celle d'Albator ou de Darth Vader - n'étant pas ce qu'on a fait de plus affable, amène et avenant. Même la Bible s'étend fort complaisamment et avec un voyeurisme malsain sur ses turpitudes létales, à commencer par celles du fiston sur le cas duquel Masacritika se penche, qui a quand même trucidé son frelu par pure jalousie. C'est pas joli joli tout ça. Or donc, MasaCritika, qui, pour le coup, porte plutôt bien son patronyme, ne manque pas de dénoncer tout ce qui rancit notre race aujourd'hui encore, et il y a de quoi dire. Pour ce faire, le groupe emploie les grands moyens, un rock avec supplément de plombage, aux accents métalliques dignes des forges d'Hephaïstos (quitte à faire dans la métaphore mythologique ne nous privons pas) et stoner redevables à quelque reine de l'âge de pierre post-moderne (quitte à faire dans la référence osons l'académisme lapilleux). De fait, MasaCritika ne semble pas connaître le concept de légèreté ni celui, encore plus subtil, de volatilité. La musique du quatuor de Santiago tient au corps et pèse sur l'estomac, pire qu'un saucisson XXL frit dans de l'huile de foie de morue. Vous écoutez ça en prenant l'avion, vous êtes assuré que même un Boeing 747 ne pourra pas décoller. Pratique si vous souffrez d'aérophobie, plus chiant si vous devez absolument être à San Francisco demain matin aux aurores. Et comme un peu de rab n'est jamais superflu, notons que l'édition européenne de "Raza de Kain", celle dont à laquelle que je vous cause présentement, offre en bonus le premier EP de MasaCritika, "Homónimo", paru en 2017. Entre ces deux amus-gueules, le groupe s'est fendu de son unique album à ce jour, "Thesis mortem", un opus qui pratique la gaudriole avec le sardonisme d'un médecin légiste en pleine crise de delirium tremens - au temps pour le coup de l'esprit sain (attention à la faute d'orthographe) dans un corps du même trognon. MasaCritika, le seul groupe capable de faire passer Kyuss ou Mastodon pour de bucoliques fébriles. C'est quand j'entends ce genre de disque que je me dis que ça n'est pas plus mal, finalement, qu'on soit de la même race. Caïn ou pas.

R.I.P. : Music for the unholy (CD autoproduit)

Du détournement d'acronyme au profit d'un discours empreint de pessimisme, de noirceur et d'hypocondrie, tel est le sens que donne R.I.P. à son propre "Rest in pain", titre d'ouverture d'un album fébrile et fiévreux, un album de thrash/death metal peu propice à célébrer l'insouciance et la béatitude. R.I.P. n'est pas là pour enfiler des perles, faire de la broderie ni des confitures (ou alors à la fleur de mandragore ou de gerberas). R.I.P. prône la domination, la possession et invoque pour ça les mânes des forces du mal(in). On se situe quelque part entre Venom, Slayer et le Motörhead d'"Orgasmatron", des groupes qui devaient constituer la bande sonore du quotidien de Rolf et Toni qui se connaissent depuis l'adolescence, depuis leurs (in)humanités lorraines du côté d'Hayange, là où la sinistrose relève plus de l'état mental de masse que de l'effet de mode, a fortiori depuis la fermeture des hauts fourneaux ravalés aujourd'hui au rang de ruines industrielles, en attendant leur Champollion, leur Fiorelli, leur Schliemann, d'ici quelques siècles. Rolf et Toni forment R.I.P. en 1997, ils en sont toujours les artisans aujourd'hui, le premier chante, joue de la guitare et s'occupe de la machine à rythmes, le second joue de la basse. Curieusement, "Music for the unholy" est leur premier album mais, à leur décharge, il est important de préciser que les deux lascars ont fait subir un hiatus d'une vingtaine d'années à R.I.P., en gros tout le début de ce siècle, ce qui n'est jamais propice au foisonnement discographique. Reste plus qu'à espérer que, cette fois, ils sont là pour durer un peu plus longtemps que durant leur première vie, tous mortels qu'ils soient par ailleurs.



NEWS

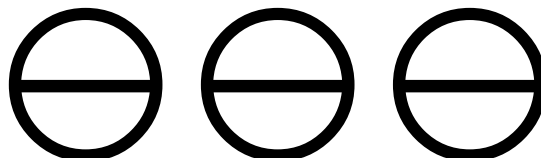
Le groupe punk canadien **Bishops Green** vient de sortir un nouvel EP, "Black skies", sur **Pirate's Press**, très influencé par le punk anglais 80's. Le vinyl est soit noir soit blanc, très manichéen donc, à l'image de la très jolie pochette où l'on sent l'inspiration d'**Edgar Allan Poe**. Bel objet, bonne musique, on n'en demande pas plus : <https://bishopsgreen.ca> @@@ Le label marseillais **Crapoulet** tourne ses regards vers l'est de l'Europe, non pas tant pour surveiller ce connard de Poutine (encore que), mais pour faire paraître un split EP partagé par le groupe punk roumain **Cold Brats** et le groupe noise slovène **Pakt**. Ça n'arrêtera pas les bombes mais ça devrait quand même créer une légère déflagration dans votre petit chez-vous : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@

A BRAZILIAN TRIBUTE TO KRAFTWERK (CD, Maxilar Music)

Qui aurait parié un réal sur une telle compilation ? Que treize groupes brésiliens daignent reprendre ces paragons du rock électronique allemand que sont Kraftwerk ? Certes, depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, on sait qu'un pont aérien s'est rapidement instauré entre l'Allemagne en déliquescence de l'époque et l'Amérique du Sud afin de permettre à quelques criminels de guerre de jouir d'une retraite bien méritée, du moins selon leurs propres standards et leur propre conception de la morale militaire, mais il faudrait se garder de raccourcis un peu trop hâtifs et ne pas se laisser aller à une quelconque preuve de nostalgie déplacée dans le Brésil d'aujourd'hui à l'égard de tout ce qui est teuton, même dans le Brésil de Bolsonaro, un Brésil un tantinet désenchanté par l'habituelle et éternelle litanie des "promesses" non tenues. Tous les pays, totalitaires ou non, et surtout leurs habitants, sont logés à la même enseigne. Non, ce disque hommage au quatuor de Düsseldorf est à prendre pour ce qu'il est, un hommage sincère et appuyé à l'électro-pop d'un groupe parfaitement atypique, y compris dans la scène kraut-rock à laquelle on les a trop abusivement affiliés, eux qui n'ont, de fait, pas grand-chose de planant. En 2006 était déjà paru, toujours au Brésil, un tribute à ce même groupe, malheureusement beaucoup trop électro (du pur et dur, un électro de DJ) pour être honnête. Conséquemment, en apprenant la sortie de cette nouvelle révérence, on pouvait craindre le pire. Il n'en est rien. D'électro on ne trouve ici que la reprise de "Showroom dummies" par Anvil FX, celle de "The man machine" d'Alf Sa ou celle de "Boing boom tschak" d'Edu K, le reste est frappé au coin d'un rock'n'roll plus graillonneux, Maxilar Music étant un vrai label garage-punk-surf-rock'n'roll dont le fer de lance se nomme Autoramas. Et si ces derniers ne sont pas de la partie, on n'en retrouve pas moins leur guitariste en chef, Gabriel Thomaz (qui coproduit aussi la "futrica") en duo avec Guilherme Daimantino pour une version irradiée, de moitié plus courte que l'originale, de "Geiger counter". Pour le reste, on s'en tient à l'usuelle auberge espagnole, quoique très lusitanophone évidemment, variant du quelconque ("Space lab" par Gilmar Bolla 8 plutôt gnangnan) au très correct : "Autobahn" par Autobahn - pas besoin de demander où ils ont trouvé leur nom ceux-là - ne s'attachant qu'aux mesures les plus accrocheuses de ce morceau qui, chez Kraftwerk, dure quand même près d'une demi-heure, ici ramenée à moins de trois minutes ; "Radio activity" par Jonnata Doll e os Garotos Solventes feat Tata Aeroplano (ouf), peut-être ma reprise préférée tout en crescendo ravageur ; "The model" par Bife Simples + Fu_k The Zeitgeist (seule référence patronymique à la langue prussienne), avec son parfum délicieusement country, banjo à l'appui ; "Pocket calculator" par Cigarras, une sorte de surf psychotique à la Devo ; "The telephone call" par Lovnis, les plus allemands des Brésiliens puisqu'ils vivent à Berlin, ce qui se ressent dans leur new wave bowiesque ; "Sex object" par Brutus Exorcistas, un groupe entièrement féminin (avec des membres d'Anvil FX, Autoramas ou Cigarras, on reste dans le gynécée), digne pendant des quatre Sicambres. Il faut certes picorer dans cette treizaine de reprises pour y trouver sa pitance, mais, après tout, la compilation est à l'image de Kraftwerk qui, d'un album à l'autre, n'a jamais franchement tartiné le même brouet. Une accorte occasion pour se souvenir que les allemands savent quand même composer de fiches et entêtantes ritournelles derrière leurs ordinateurs, une démarche peu banale dans une scène qu'on imagine plus volontiers new age, planante et progressive. Après tout, Kraftwerk ça veut bien dire "centrale électrique" en moderne langue d'oil, alors...

30 CM DE PLAISIR EN PLUS AVEC MR. DUTERCHE (LP, Roller Association Production) BEACH MOONSTERS : Surfin' with the bird dragon (from Venus) (SP autoproduit)

Je m'en souviens encore, c'était un matin de fin août 2020. Je reçois une coup de téléphone de l'ami Blutch (des Strong Come Ons) qui m'annonce que Yann, alias Mr. Duterche, vient de choisir de quitter cette vallée de larmes. Hostie de tabarnak ! Un matin peu après le réveil, en pleine dictature sanitaire macronienne, alors que le peu de libertés qui nous restent viennent de s'envoler vers des cieux encore moins accueillants, ce coup de fil ne me donne guère envie d'apprécier le soleil, les petits zoziaux et la brise légère qui frappent à la vitre de ma chambrette. C'est un peu la gueule de bois sans les plaisirs apéritifs des paradis artificiels. Mr. Duterche est donc allé voir ailleurs si les monstres sont plus verts et on ne le croiera plus, avec son air faussement détaché et débonnaire, dans les allées du Cosmic Trip, le festival garage organisé par la Roller Asso chaque année à la fin du printemps, du moins les années où l'on peut encore jouir d'un vague semblant de démocratie sans que celle-ci vienne buter sur les oukases jupitériens, ce qui, ces derniers temps, relève de la gageure. Mr. Duterche était du genre cumulard, empilant les casquettes (et les chapeaux) sur une tête engageante ornée, les derniers temps, de lunettes à sobre monture noire et d'une barbe de quelques jours. Si mes souvenirs sont bons, ça devait faire quelque chose comme un quart de siècle que l'on se saluait régulièrement au hasard de concerts plutôt bien fréquentés. Mr. Duterche était à la fois musicien, cinéophile plus qu'averti, spécialiste de la série Z décalée et décoiffante, radioteur noble et altier et pilier de la Roller Asso déjà évoquée. Aussi, pour lui rendre l'hommage qu'il méritait, ses petits camarades de la dite congrégation viennent de produire cet album retraçant, par la voix et la double croche, une carrière longue d'une trentaine d'années. Le disque est monté comme une émission de radio décalée, comme il savait si bien le faire sur les ondes de Radio Béton à Tours. On savoure d'ailleurs quelques-unes de ses interventions herziennes servant de lien entre les treize tranches de rock'n'roll qui nous rappellent son parcours musical, avec tous les groupes dont il fut membre, depuis les très psychobilly Pterodactyl Hunters (Yann à la guitare) jusqu'aux plus récents Beach Moonsters en passant par le Banana Freakshow, émanation d'une émission radiophonique éponyme où il tourmente sa contrebasse comme un vulgaire inquisiteur son peu loquace hérétique, les Roller Coaster, les plus réputés du lot (Yann passant de la contrebasse à la basse électrique au détour de quelque montage Russe), les Kabukimen, du rock pénible comme eux-mêmes s'en vantaient, les Vibratingers, pour lesquels Yann, sous le nom de Joe Mac Coy Culligan Douglas, s'est improvisé batteur en slip (ou sans, le plus souvent), les Manatees Faction, supergroupe de l'hypercentre de la France avec une reprise archifuzzée de "You got the power" des Beach Bitches, Troudbaldo Louffini, délire scato-odoro-salissant, les Rainbones, les Pusbly Shavers et Swamps Burn Again. Si vous êtes amateur de conformisme et de bon goût, vous pouvez squeezer cette chronique direct et passer votre chemin, au risque de perdre le peu d'estime de vous-même qu'il vous reste après votre découverte du plug anal. Un disque à écouter ad vitam aeternam avec vos potes aliens, monstres des marais ou grenouilles mutantes. Un vrai nanan que ce dernier adieu à Mr. Duterche. Mieux qu'une banale cérémonie funèbre au cimetière d'Uneeda, même avec une zombie punkette à poil comme DJ... Quoi que ça puisse se discuter... Tout dépend du taux d'alcoolémie ambiant. Et puisque Mr. Duterche n'est plus, évoquons ce qui doit être le dernier disque paru de son vivant, le second single des Beach Moonsters, du surf azimuté avec la basse pachydermique de Yann. Ce ne sont plus les bêtes rouleaux du Pacifique qui sont évoqués ici mais plutôt les lames supersoniques d'un raz-de-marée digne d'une tempête provoquée par l'éruption de l'Olympus martien. Le truc vous pousse au cul comme un moteur de porte-conteneur monté sur un top fuel. En témoignent les sensations foudroyantes provoquées par "Death race" en face B. Les Beach Moonsters ont inventé le rock'n'roll qui laisse des traces même sans contact. J'en connais que ça pourrait faire triper du côté du 36 Quai des Orfèvres.



UNIVERSAL VAGRANTS : Brainwashed (LP, Dangerhouse Skylab - www.dangerhouse.fr/skylab)

L'histoire des Universal Vagrants fut brève mais intense, quelques années seulement au début des 90's, avec un album, un single et une poignée de titres éparpillés sur des splits singles ou des compilations. Des effluves électriques qui ressuscitent les belles heures d'un rock'n'roll estampillé New York ou Detroit et millésimé 70's et 80's, entre glam-punk et garage revival et une rigidité morale qui leur interdit de frelater ce même rock'n'roll avec des produits aussi douteux que les pantalonnades pop du super-bowl ou les oripeaux troués des grands raouts "r'n'b" putassiers (Otis Redding doit se retourner dans sa tombe). Une fois les bases posées et les ingrédients listés, ne restait plus qu'à faire de tout ça une tambouille hautement roborative, calorique et énergisante. Ce que les disques montraient avec efficacité, tout comme les concerts pour ceux qui ont eu la chance de les voir grande nature en chair et en nonosses. Malheureusement, l'aventure tourna court trop rapidement pour ceux qui avaient été ensorcelés par un gang de furieux notoires. Au moins nous sommes-nous consolés en nous disant que les Universal Vagrants ne se sont jamais abandonnés à la facilité d'un ersatz de rock malsain et putride comme c'est trop souvent le cas quand un groupe commence à dépasser une certaine date limite de consommation. Les Universal Vagrants ont préféré ne pas prendre le risque et partir la tête haute. Aussi, près de trente ans après leur séparation, revoir un album des Universal Vagrants tomber à nouveau dans les bacs, auge à vinyl de surcroît, voilà qui ne pouvait que ranimer le petit palpitant d'aficionado de votre serviteur, au risque de friser l'infarctus tant il n'est plus si habitué à battre la chamade pour d'aussi sémillants appâts. Une fois la galette posée sur la platine et après avoir compulsé les notes de pochette, on constate, comme il est indiqué en sous-titre du disque, qu'il est composé de titres rares et inédits, ce qui ne nous le rend que plus attachant, même si, comme moi, on possède déjà la plupart de ces pépites. Du coup, commençons par les vraies découvertes sous forme de trois inédits, dont l'instrumental "C.I.A." que n'aurait pas renié le Johnny Thunders des grands jours (i.e. émancipé de ses problèmes de dope, si si, ça pouvait lui arriver) ou la reprise de "Heart of stone" de Marty Balin (circa 1983), l'ex chanteur de Jefferson Airplane. Nouveautés également pour bibi deux des quatre titres de la deuxième K7 du groupe, "Universal voltage", enregistrée juste avant l'album. Les deux autres m'étant familiers grâce à des parutions parallèles sur des compilations fanzinesques, "Big city", reprise de Venus and the Razorblades, l'une des nombreuses créatures de Kim Fowley qui signe la chanson, qui figure sur un sampler Abus Dangereux, et "One day in heaven (next day in Hell)", illuminé d'un saxophone torride, présent sur une K7 Rock Hardi. Quant aux cinq autres plages, toutes déjà dûment stockées sur leurs supports originaux respectifs dans mes propres gamelles à disques, elles sont extraites du single paru en 1995, peu avant la séparation, "Father's name is dad", reprise de Fire, un obscur groupe anglais à la charnière des années 60 et 70 avec Daniel Lambert, l'auteur du morceau, futur guitariste des Strawbs, et le vitaminé "99 years", qui aurait dû devenir un classique si le monde était mieux fait, d'un split single partagé avec les Nasty Werewolves, "Brainwashed", d'un split single en colocation avec Groggy Holly, "Walking in my room", et d'une compilation Larsen, "I wanna be bad", avec un harmonica dantesque, morceau issu du pressage américain de l'unique album des Universal Vagrants, en vinyl, alors qu'il ne figurait pas sur l'édition française du disque, en CD, Larsen ayant pallié cette défection via ce sampler. Et au cas où vous voudriez en apprendre un peu plus sur le groupe, vous pouvez toujours aller papoter avec Bruno, l'un des deux guitaristes, qui tient aujourd'hui une excellent quincaillerie vinylique à Lyon, Dangerhouse. Ce sera un peu le principe des vases communicants, vous vous remplirez la cervelle d'informations de première main et, dans le même temps, vous soulagerez dangereusement (d'où le nom de la boutique ?) votre porte-monnaie de sa ferraille ou votre compte en banque de quelques zéros superflus car je vous mets au défi de franchir le seuil de cette tanière sans en ressortir les bras chargés de camelote musicale, et de la meilleure. Pour ma part, je suis un peu schizophrène sur ce coup-là, je me dis à la fois que c'est une pitié que je ne sois pas Lyonnais pour pouvoir régulièrement aller y faire mes emplettes essentielles mais aussi que c'est heureux que je ne sois pas gone pour m'éviter les tête-à-tête crapuleux avec mon banquier qui ne comprendrait certainement pas que mon compte soit systématiquement en mode rouge incendie dès le 5 du mois. Amateur de rock'n'roll ça n'est pas toujours un métier facile, alleï !

KOMPTOIR CHAOS : Troisième vague (CD, Kanal Hysterik/Ronce Records)

C'est triste à dire mais le COVID a laissé des traces dans les consciences et sur la connerie humaine. Komptoir Chaos l'ont bien compris qui préfèrent s'en amuser avec le titre de leur nouvel album, un titre qui s'inscrit, en sus, dans la logique du groupe après "Premières sommations" et "Seconde génération". Pratique, au moins on sait où on en est dans leur discographie, pas de risque d'erreur de classement pour ceux qui ordonnent leur discothèque comme une gondole de supermarché, au cordeau. Un disque sur lequel on sent poindre l'évolution induite par l'arrivée d'un second guitariste. Ca reste du bon gros punk-rock, pas de panique, mais il est vrai que les mélodies s'enrichissent subtilement (hum !) de l'apport de ces six cordes supplémentaires. Conséquence, l'esprit "Punk's not dead" originel se teinte désormais de riffs parfois plus heavy, plus drus, plus rustiques tandis que le chant, partagé entre tous les membres, continue à déclamer des textes à la poésie plus urbaine que la logorrhée d'un gang de caïds à la petite semaine, y compris dans des chœurs parfois dignes d'une armée de hooligans. Si vous cherchez de la source d'énergie alternative, vous avez frappé à la bonne porte, de quoi obvier les poussées de fièvre tarifaire de madame EDF. Et ce n'est pas la présence de Laurent "Mass Murderers" sur "Trèves de komptoir" qui risque de faire pencher la balance du côté obscur de la pop. Mention spéciale également à "Crevard" qui débaroule plus vite qu'une balle dum-dum sous EPO et qui fait largement autant de dégâts du côté des tympanes les mieux armés contre les charges creuses. Si Poutine avait deux doigts d'intelligence derrière son regard de hareng moribond, c'est cet album de Komptoir Chaos qu'il ferait diffuser par ses hélicoptères de combat au-dessus du Donbass, mais ça ferait peut-être trop pompé sur "Apocalypse now", ce chef-d'oeuvre du cinéma impérialiste américain, et ça risquerait probablement de laisser plus de traumatismes sur ses propres soldats, ce qui, en soit, ne serait pas forcément une mauvaise chose et permettrait peut-être d'empêcher une troisième vague d'assaut. Komptoir Chaos plus efficace qu'une rafale de sanctions économiques, voilà qui aurait de la gueule.



SEVEN AGES : Seven Ages (CD autoproduit - www.seven-ages.com)

Après dix ans d'existence et un carré de formats courts, EP et single, le quatuor parisien Seven Ages fait enfin paraître son premier album. Pour autant, et pour ne pas trop effaroucher les allergiques aux évolutions trop brutales, plusieurs des titres déjà parus sont remis au goût du jour ("Fire", "Machine love", "Dead signal zone"), habile manière d'assurer la transition temporelle pour un groupe qui avoue s'abreuver volontiers à une certaine forme de rock anglais millésimé années 90. Ce qui n'est pas incompatible avec de brefs regards vers d'autres horizons. Ainsi le riff de guitare principal de "Machine love" n'est-il pas sans rappeler les chevauchées épiques de Led Zeppelin, Black Sabbath ou Deep Purple, bien que je doute qu'il s'agisse là des influences primales de nos jeunes trublions. La musique de Seven Ages n'est pas du genre écorchée vive, elle ferait plutôt la part belle à des chantournures mélodiques et harmoniques qui, traitées plus familièrement, pourraient

rapidement passer pour de la pop. En ce sens, "Little girl", construite sur les 88 touches d'un piano, est foncièrement pop et british, difficile de dire le contraire. Pour ce que j'en connais, la chanson ne déparerait pas dans le répertoire d'un Elton John. Heureusement, c'est la plus courte de l'album. Globalement, les guitares assez râpeuses côtoyant les rythmiques gentiment calorifères nous mettent la puce à l'oreille et nous font remarquer que Seven Ages revendiquent aussi quelques menues accointances stoner, même si, là encore, il ne faut pas y chercher le purisme le plus psychorigide. La patte de Seven Ages, c'est plutôt de prendre ces quelques ingrédients sonores, de balancer tout ça dans un saladier, de les battre au fouet à main, sauvons la façon de faire artisanale, et d'étaler ensuite la pâte à cuire dans le moule idoine, rond le moule, genre CD par exemple, ce qui correspond pile-poil au but recherché. Un premier album est toujours une étape importante à franchir et à ne surtout pas rater. Mission accomplie pour Seven Ages avec ce disque capiteux.

TURN OFF : Des chaînes-toi ! (CD, Akoufène Asso/Mass Productions/Le Keupon Voyageur/Trauma Social/Power Prod)

Attention aux faux amis. Ce n'est pas parce que l'"Intro" de cet album ressemble furieusement, du moins dans ses premières mesures, au "Pretty Vacant" des Sex Pistols qu'on a là leurs rejets putatifs. Certes, Turn Off, dans l'esprit et dans certaines tournures musicales, possède de la brillance punk, mais on est cependant loin du punk 77, pour ne pas dire 76. Déjà, quand les cuivres débarquent, on comprend que certaines notions ska-punk ont été parfaitement assimilées par ce groupe de Châtillon sur Loire, dont, au demeurant, certains membres (tous ?) appartiennent à l'asso Akoufène qui organise des concerts localement. Là, ça va, c'est facile puisqu'il m'arrive de faire le déplacement jusque dans cette lointaine contrée - il n'est point besoin de visa, la charmante et dolente bourgade n'ayant pas encore décidé de demander son indépendance, ni vis-à-vis de la France ni de l'UE - pour y assister à quelques chauds et sudoripares galas nocturnes. Bon, une fois énoncées toutes ces billevesées dont vous vous moquez probablement comme de votre premier lait-fraise, il serait peut-être temps de s'intéresser à la musique de Turn Off. Du punk donc, je crois l'avoir déjà dit, du punk cuivré même, avec un peu de ska pour confirmer l'impression première laissée par la poignée de tuyaux (sax, trombone, flûte, et même la trompette de los Tres Puntos sur "Profits from earth, quasiment la totale en matière de cuivres plus ou moins astiqués) et de forts relents chanson française par la grâce d'une chanteuse qui n'est pas sans rappeler la façon de faire de Magali de la Fraction ou Géraldine de Cartouche, entre gouaille titi(ne) et sérieux du propos, déclamé en français et parfois en anglais, alimenté par les péripéties d'un quotidien cauteleux où les obstacles au bonheur ne manquent pas, complaisamment rapportés par les médias de tout bord qui y puisent ce qui les intéresse délivrant ainsi autant de visions des choses que de têtes chercheuses chargées d'en tirer la "substantifique" moelle. Je ne vais pas détailler les sujets traités, ce sont viscéralement les mêmes que ceux déjà rapportés par des dizaines, voire des centaines, d'autres groupes gravitant dans les mêmes sphères spirituelles anagogiques. Non pas que ça puisse nuire d'asséner quelques vérités premières, surtout quand elles peinent à s'imprimer dans les consciences, mais, au fil des redites, j'ai peur qu'une certaine banalisation du discours finisse par prévaloir. D'autant que, Turn Off comme les autres, ne réchent guère que des convaincus qui, par définition, n'ont pas spécialement besoin de l'être encore plus qu'ils ne le sont déjà. Mais, en même temps, si l'on ne parle pas de ce qui nous touche et nous émeut vraiment, quid de sa sensibilité artistique ? Pas toujours facile de trouver l'équilibre parfait. Ce premier album reste de bonne tenue, avec de la cuisse et du jambonneau. Pour le goût de banane, je gargouille encore.

CAPRICÖRN : Sink in tears (CD, Mass Productions/Aktiver Ausstand In Plastik/Kanal Hysterik/Blasting Dead Records/Disjonctors Records/Urgence Disk/Abracadaboum/Katabomb Records/Emergency Records/Lilith Records/Saint Malo Rock City Records/Maloka/Yellow Pillow/Zone Alternative/Has Been Mental/Finte Platten/Trauma Social/Disvlar Studio)

Se noyer dans ses propres larmes, j'en connais beaucoup à qui ça risque d'arriver dans un futur assez proche quand ils auront écouté cette nouvelle bourrinade des Bretons de Capricörn. Avec ce deuxième disque, le groupe va laminer la concurrence aussi sûrement qu'un Lance Armstrong, qu'un Lewis Hamilton ou qu'un Usain Bolt, sans moteur boosté au nitrométhane et sans produits douteux à s'injecter dans le sang, sauf si, bien sûr, on considère la bière comme le plus solide des dopants ou le plus brûlé des anabolisants, là, Capricörn ferait exploser le plus blindé des petits pots à pipi ("Sober is bullshit" comme ils disent si bien). Les gonzes vous descendent un fût à eux

seuls quand vous avez du mal à finir votre demi-pêche. Forcément, ça influe sur leur propension à faire un rock'n'roll aussi léger qu'un Panzer. Même Mad Max rechigne à se frotter à ce Lord Humungus à trois têtes, croisement bâtard de Cerbère et de l'Hydre de Lerne. Comme ils le proclament dans "The vermins", le morceau qui ouvre cet album, Capricörn sont les pires salopards de la création, je cite :

"We are the vermins
Who inherit the world
We are the smegma crazies
We can run but we can't hide
 We are looking forward
 To the end of the world
We are the war boys
Who stray in wasteland
We are the ayatollah
Of fucking Rock'n'rolla"

Si vous ne voulez pas comprendre dans quel merdier vous risquez de vous fourrer en allant leur chatouiller le prépuce (sauf, bien sûr, si vous affichez un bon 95 D, tous les privilèges n'ont pas été abolis un certain 4 août), essayez de vous imaginer en train de vous coltiner un grizzly en rut, un mamba noir affamé et un tigre souffrant d'une rage de croc, les trois en même temps, sinon ce n'est pas drôle, dans une pièce de trois mètres carrés sans issue de secours. Certes, vous avez toujours une infime possibilité de vous en sortir sans trop de dommage, mais il vous faudra claquer le capital chance de votre vie entière en une fraction de seconde, voire même hypothéquer celui de vos descendants sur quatre ou cinq générations, pour espérer ne pas finir en bête bol alimentaire. Entre speed punk et heavy rock'n'roll, Capricörn ont étudié à fond leur Beschereille-Motörhead, leur Lavissee-Peter Pan Speedrock, leur Lagarde et Michard-Zeke, et, surtout, en ont parfaitement retenu le principe vital, tout à fond, tout dans le rouge, tout au taquet, si c'est trop fort tu es trop vieux, si c'est trop rapide tu es trop liquide, si c'est trop costaud tu es trop décrépité. En gros, il ne te reste plus que Jeanne Calment comme modèle à copier, je ne souhaiterais pas ça à mon pire ennemi, et pourtant je ne lui veux pas que du bien. Capricörn c'est une bonne grosse baffe contre les petites mauvaises odeurs ambiantes, musicales, politiques, sociales, bref toute la daube qui nous fait regretter de ne pas être un vrai héros mythologique pour nettoyer des écuries par trop aguesques. En revanche, pour une bonne séance de tripotage fortuit avec votre petit(e) ami(e), Capricörn reste le must de la bande-son de vos nuits blanches. Et que crèvent les voisins !

ANGRY SILENCE : Strange times call for strange measures (CD autoproduit)

Et hop ! Voici l'un des premiers enfants du COVID. En effet, Angry Silence donne son premier concert en septembre 2020, entre les deux embastilllements généralisés du pays. En mai 2021, entre deux doses de vaccin (ou pas), le groupe enregistre son premier album qui sort moins d'un an plus tard. Jusqu'ici l'histoire ressemble à un plan qui se déroule sans accroc, sans aller jusqu'au conte de fée... Encore que. Après tout, quand on se lance dans l'aventure d'un groupe de rock, toute étape positive peut être le fruit d'un coup de baguette magique. Bon, d'un peu, beaucoup, passionnément, à la folie de boulot aussi, mais on n'est pas obligé de flinguer le mythe. Dans l'imaginaire populaire, l'artiste, le saltimbanque, le ménestrel n'est-il pas qu'une grosse feignasse qui évite de se salir les mains et de gagner sa pitance à la sueur de son cul ? Pas de bol pour ce qui est d'Angry Silence dont les membres revendiquent tous leur statut d'intérimaires (et pas d'intermittents), d'ouvriers ou de chômeurs. Au temps pour le cossard qui n'en glande par une. Sinon, pour revenir à l'énoncé du problème, Angry Silence sont bretons, premier bon point, ils évoluent dans un univers étrange fait d'indie-pop, de post-punk, de dark-grunge, deuxième bon point, ils ont élaboré leur bio sur une antique machine à écrire plutôt que sur un Mac dernier cri, troisième bon point, ils comptent en leur sein quelques activistes notoires de la scène punk DIY, comme Manu, ex chanteur de Litovsk, ou Pascal (Unlogistic, Louise Mitchels, Et Mon Cul C'Est Du Tofu), quatrième bon point, ils ont reçu quelques mots exaltés (euh oui bon, gentils en tout cas) de la part de Ian Mackaye (Minor Threat, Fugazi, Dischord Records) et Mike Watt (Minutemen, Stooges) suite à la parution du dit album, cinquième bon point et image bonus, comme à l'école. Et comment je fais moi pour dire un peu de mal du bazar après tout ça ? Hein ? Si quelqu'un a une idée qu'il n'hésite pas à m'en faire part parce que là je sèche. In globo, ce premier album d'Angry Silence exhale de fortes senteurs nostalgiques, mais, après tout, leurs racines musicales ne sont-elles pas à chercher, et à trouver, du côté des années 80 et 90 ? Une nostalgie qui rejaillit jusque sur la pochette, teintée au bleu roi délavé et d'une sobriété qui frise l'ascétisme.

NASTY S and the GHOST CHASERS : En attendant le dernier soupir de ma génération (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Pour ceux qui ne connaissent pas le garenne, Nasty Samy est un hyperactif. Je ne sais pas si le terme est adapté à son cas d'un point de vue strictement neurologique, je ne suis pas un intime et n'ai donc pas accès à son dossier médical, mais, dans les faits, ça y ressemble bougrement. Musicien, il a dû jouer dans quelque chose comme 52 322,5 groupes, la décimale, c'est pour tenir compte de ceux qui n'ont peut-être duré que quelques semaines, au mieux. Journaliste, il a dû écrire, plus ou moins régulièrement, dans quelque chose comme 326 fanzines ou magazines, y compris les siens propres bien sûr, sinon ça ne vaut pas. Écrivain, on lui doit notamment, pour ne parler que de son plus récent ouvrage, une histoire des Burning Heads. Encore ne s'agit-il là que de ses activités les plus transcendantes, vu que son CV doit bien tenir sur une dizaine de pages bien repues et en corps 6. Au moins, si Nasty Samy est hyperactif, c'est d'une hyperactivité positive dont il "souffre". Aujourd'hui, la crise de la quarantaine un peu dépassée, le voilà qui se retourne sur son adolescence avec un album de reprises. L'adolescence, vous savez, cette période dont tout un chacun espère sortir le plus rapidement possible, histoire de se débarrasser de son acné, de se laisser abuser par ses hormones et de gagner une certaine indépendance, mais une période formatrice, même si, sur le moment, on ne s'en rend pas vraiment compte, pour ne pas dire qu'on en rejette le concept. C'est surtout vrai pour ses goûts artistiques. Faites le test sur vous-même. Il y a de fortes chances que les groupes, les écrivains, les cinéastes et tutti frutti qui vous ont fait tomber en adoration béate entre 12 et 20 ans soient encore, pour une bonne partie d'entre eux, ceux qui restent parmi vos favoris quelques décennies plus tard, ou, à tout le moins, de ceux à qui vous pardonnez le plus au cas où certains se seraient fourvoyés en route. Avec cet album et ses quinze titres, Nasty Samy nous fait donc partager un échantillon de la bande-son de sa jeunesse, coincée entre la seconde moitié des années 80 et la première moitié des années 90. Avec des goûts assez éclectiques, entre pur rock'n'roll (Gun Club, Supersuckers), indie pop (Dramarama, je ne pensais pas que quelqu'un d'autre que moi pouvait encore se souvenir d'eux), brit-pop (Morrissey, euh, comment dire, chacun a ses secrets inavouables), hard-core (Hard-Ons, Jawbreaker, Dag Nasty), punk (Samhain, Agent Orange, Pegboy), stoner (Tumbleweed), indie rock (House Of Love, Therapy ?, Lemonheads), post-punk (Joy Division, la proverbiale exception pour confirmer la règle puisque Nasty Samy n'a jamais aimé ce combo mais qu'il a enregistré ce morceau pour le premier album de son groupe de surf, Demon Vendetta, et qu'il a trouvé amusant de le faire figurer ici, seul titre de cette collection qui ne soit pas inédit, double exception donc), bien qu'il ne s'agisse là que d'une sélection approximative, quelques trucs piochés au hasard dans ses souvenirs les plus prégnants. Si vous voulez savoir qui aurait aussi bien pu se retrouver dans ce recueil, lisez l'imposant livret qui accompagne le disque, Nasty Samy y balance une liste nettement plus conséquente de groupes qu'il aurait pu reprendre s'il avait eu les moyens d'enregistrer et de sortir un coffret plus étoffé. A propos de ce livret, il est tellement copieux qu'il ne pouvait être inséré dans le digipack (sauf à faire un digibook), il se retrouve donc hors pochette, ce qui vous obligera à réemballer le tout si vous souhaitez les garder unis dans vos bacs, sinon, gare à l'éparpillement. Musicalement, Nasty Samy étant à la fois guitariste et bassiste, il joue de ces deux instruments. Pour la batterie, le disque ayant été enregistré au gré des opportunités, dans divers studio, et à des dates différentes, ils sont trois à se partager le tabouret et les baguettes. Et c'est encore plus diversifié pour les vocaux. Nasty Samy n'étant pas chanteur, il a donc demandé à une bonne bourriche de paires de cordes vocales de l'assister dans cette tâche. Parmi ceux-ci, notons les prestations de Forest Pooky, Francis Altrach (Nothing More), Wattie Delai (Dead End), Erin Sims (Teenage Renegade), Simon Chainsaw, Fra (Eternal Youth, Burning Heads) ou Sylvain Bombed (Second Rate), des gens avec lesquels Nasty Samy a déjà joué par le passé, ou, a minima, qu'il connaît bien et depuis longtemps, proches de son univers personnel et musical. Qu'il ait qualifié ce "groupe" informel de "chasseurs de fantômes" reflète bien les sentiments qui l'ont animé lors de la conception de cet album.



L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

TCHÉCOSLOVAQUIE

Pays européen que les moins de 30 ans ne peuvent pas connaître, état qui n'a pas eu de bol, sitôt créé il se retrouve occupé puis démantelé, une destinée aussi courte, 75 ans, que chaotique. L'histoire de la Tchécoslovaquie débute le 28 octobre 1918 au moment du démantèlement de l'empire austro-hongrois, suite à sa défaite lors de la Première Guerre Mondiale. On prend les territoires des Tchèques, des Slovaques et des Ruthènes et on crée un état. Petite pirouette géopolitique dont les grandes guerres sont souvent génitrices, comme on l'a vu à la chute de Napoléon Ier avec le Congrès de Vienne et comme ça bégaiera avec les accords de Yalta après la Seconde Guerre Mondiale. La Tchécoslovaquie est alors coïncée entre l'Allemagne à l'ouest et au nord – une importante population germanophone, dans les Sudètes, se retrouvant de facto incluse dans le nouvel état – la Pologne au nord, l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie au sud. La capitale de cette Tchécoslovaquie fraîchement éclose est Prague. Après la grande boucherie de la Première Guerre Mondiale, tout le monde en a sa claque du bruit des armes, ce qui peut se comprendre, on se dit donc que les Tchécoslovaques, comme tous les Européens, devraient connaître la paix. Taratata ! Trop facile ! L'état de grâce sera de courte durée. À l'intérieur d'abord où les minorités allemandes et hongroises, à qui on n'a pas demandé leur avis, vivent assez mal la prééminence des Tchèques sur le pays, tout comme, à un degré moindre, les Slovaques. Ça commence plutôt mal.

Et ça ne s'arrange pas à partir de 1933 avec l'arrivée au pouvoir du petit Adolf en Allemagne. Celui-ci profite de cette opportunité pour demander à ce que toutes les minorités allemandes vivant dans des pays étrangers rentrent dans le giron du nouveau reich, troisième du nom, une revendication qui concerne la France (Alsace-Moselle), la Pologne (le couloir de Danzig) et la Tchécoslovaquie avec les Sudètes dont la population, instrumentalisée par la propagande nazie, mais il n'y avait pas besoin de la pousser beaucoup, devient de plus en plus revendicative. Le reste de l'Europe, notamment la France et la Grande-Bretagne, redoutant par dessus tout le retour par la fenêtre de la guerre après l'avoir foutue dehors par la porte, fait le dos rond et accède aux demandes allemandes. Le 30 septembre 1938 sont signés les Accords de Munich qui voient Hitler et Mussolini – ce dernier n'avait rien à voir dans l'histoire mais ce lui fut une nouvelle occasion de jouer les matamores à bon compte – humilier Daladier et Chamberlain qui bouffent leurs chapeaux et baissent leurs braies, laissant les Sudètes aux mains d'Hitler sans que celui-ci ait besoin de mettre à contribution son armée encore toute belle, toute propre et toute bien habillée de vert-de-gris. Au passage, notons qu'Edvard Beneš, le président tchécoslovaque, n'a même pas été invité à cette conférence qu'il aurait sûrement trouvée fort peu à son goût et au cours de laquelle il aurait pu râler, ce qui aurait fait un peu désordre dans ce beau concert d'hypocrites nations. De fait, sitôt les accords signés, Hitler fait entrer ses troupes en Tchécoslovaquie comme à la parade et, non seulement annexe les Sudètes, mais renverse également le gouvernement de Beneš, faisant tomber toute le pays dans son escarcelle, il n'y a pas de petits profits. Sous le regard indifférent de la France et de la Grande-Bretagne, pourtant officiellement alliées de la Tchécoslovaquie, qui se gardent bien d'intervenir et qui n'ont même pas besoin de se montrer désolées, les Accords de Munich les dédouanant ipso facto. C'est beau la solidarité quand elle est aux mains des politiques.

La Tchécoslovaquie se retrouve donc démantelée, 20 ans après sa création. Les provinces de Bohême et de Moravie, qui formaient la partie tchèque du pays, sont incorporées à l'Allemagne puisque, depuis un millénaire, elles font partie de la sphère d'influence allemande, les rois de Bohême étant vassaux et princes-électeurs du Saint Empire Romain Germanique, certains d'entre eux étant même devenus empereurs au fil du temps. La Slovaquie devient un état « indépendant » largement « soutenu » par l'Allemagne, comprendre surveillé par elle. Edvard Beneš, pour sa part, forme un gouvernement en exil à Londres. Ainsi, le 27 mai 1942, ce sont trois résistants Tchécoslovaques (deux Tchèques et un Slovaque), formés en Angleterre et parachutés sur Prague dans la nuit, qui assassinent le gouverneur SS de Bohême-Moravie et l'un des plus hauts dignitaires nazis, Reinhard Heydrich, le grand ordonnateur de la Solution Finale. Mince lot de consolation pour l'ex Tchécoslovaquie au regard de l'histoire.

À la fin de la Seconde Guerre Mondiale, on recrée la Tchécoslovaquie, sans la Ruthénie, la partie la plus orientale, qui est annexée par l'URSS. Edvard Beneš redevient président et, pour éviter de nouveaux menus dérangements intestinaux, expulse les minorités allemandes et hongroises de cette nouvelle

Tchécoslovaquie. Chat échaudé...

Mais, comme dans de nombreux autres pays de ce qu'on appellera bientôt le Bloc de l'Est, les élections de 1946, très probablement truquées, comme toutes les autres, amènent le Parti Communiste au pouvoir. Un pouvoir qui devient total et dictatorial à partir de 1948 avec ce qu'on appelle le « Coup de Prague ».

Jusqu'en 1954, le pays connaît de grands procès politiques – appelons-les des purges, ça fait plus véridique même si moins politiquement correct – destinés à éliminer les nationalistes slovaques, peu enclins à rester attachés aux Tchèques, toujours dominants, et à subir la dictature communiste. Ceux-ci dirigeant le pays d'une main de fer, comme le rideau du même nom, il leur est facile de se défaire de cette opposition.

En 1962 et 1963, après une petite décennie de paix toute relative, une nouvelle opposition se fait jour avec la fronde des intellectuels tchécoslovaques d'un côté – on voit émerger la figure du dramaturge Václav Havel – et le mécontentement slovaque ravivé de l'autre.

En 1968, alors que la contestation agite une bonne partie du monde occidental, le président tchécoslovaque Alexander Dubček tente, au cours de ce qu'on appellera le « Printemps de Prague », de donner une orientation plus humaine à sa politique, essayant notamment de s'ouvrir vers l'ouest. Ce que ne saurait tolérer Moscou qui, comme en 1956 en Hongrie, réprime violemment cette poussée de fièvre, les chars des armées du Pacte de Varsovie entrant rapidement dans Prague afin de ramener tout ce petit monde à plus de sentiment communiste. C'est vrai quoi, on n'a pas foutu Hitler dehors pour voir de jeunes blancs-becs, même pas nés lors de la « grande guerre patriotique », discuter du bien-fondé du paternalisme soviétique sur les états-satellites de l'URSS. C'est peut-être la lutte finale, mais quand même pas pour tout le monde, faut pas déconner.

Ce n'est que vingt ans plus tard, en 1989, quand tout le Bloc de l'Est est pris de convulsions, que la Tchécoslovaquie se libère enfin du joug communiste. Václav Havel est élu président et l'une de ses premières décisions est de faire tomber le rideau de fer séparant la Tchécoslovaquie de l'Autriche, permettant, de fait, les échanges entre les deux pays, ce qu'on appelle la « Révolution de velours ». En 1990, les premières élections libres confirment Václav Havel dans ses fonctions, en 1991, les dernières troupes soviétiques quittent le pays et, en 1992, s'ouvre le processus de partition de la Tchécoslovaquie. En 1993, celle-ci a vécu avec la création de deux nouveaux états, la République Tchèque et la Slovaquie.

En même temps, 75 ans étant à la louche l'espérance de vie d'un être humain pas trop patraque, la Tchécoslovaquie est restée dans la moyenne même si elle ne fut jamais une entité réellement vivante, à part durant son enfance et son adolescence, durant ses 20 premières années. Après, elle a surtout connu le bruit des bottes étrangères, allemandes et russes, plutôt que celui des douillots chaussons qu'on enfle en rentrant chez soi après le boulot. La vie, surtout celle d'un état, est loin d'être un long fleuve tranquille, a fortiori un fleuve de sang.

En attendant, au cours de ces trois quarts de siècle, quelle histoire, le pays ayant épousé tous les grands bouleversements qui ont secoué l'Europe, pour ne pas dire le monde, durant cette période pour le moins agitée (au shaker et pas à la cuillère ?). Une situation « favorisée », si l'on peut dire, par la position géographique de la Tchécoslovaquie, pile au centre de l'Europe, coincée entre les anciens empires Romain Germanique, Austro-Hongrois et Russe dont l'héritage géopolitique a pourri la vie d'un XXème siècle pour le moins turbulent. Finir par renvoyer la Tchécoslovaquie au rayon des souvenirs alors qu'elle n'avait, historiquement parlant, jamais existé auparavant, c'était bien la peine de l'avoir créée, avec pour corollaire les conditions idoines de semer la zizanie dans une Europe qui n'avait pas spécialement besoin de ce détonateur pour se refoutre allègrement sur la gueule en 1939.

Malgré sa courte histoire, la Tchécoslovaquie a néanmoins eu le temps de passer à la postérité grâce à James Bond quand, en 1987, dans « The living daylights » (« Tuer n'est pas jouer »), le célèbre agent secret de Sa Gracieuse Majesté, sous les traits, pour la première fois, du gallois Timothy Dalton, doit exfiltrer vers l'ouest un général du KGB dissident. L'action se déroule à Bratislava, capitale de l'actuelle Slovaquie, et c'est l'occasion pour 007 de laisser libre cours à l'un de ses exercices favoris, ridiculiser la police locale, ici grâce aux gadgets de son Aston-Martin V8 Vantage, en découpant le bas de caisse d'une Lada avec le rayon laser sortant de son moyeu de roue puis en faisant plonger une autre Lada dans un lac gelé après en avoir découpé la glace au moyen d'une jante libérée de son pneu, sans parler des patins de ski lui permettant de rouler sur la glace comme s'il était sur une autoroute ou des missiles détruisant un barrage routier. Pour la police, quand James Bond est dans les parages, c'est autre chose que de courser des adeptes

de rodéo urbain. Les policiers tchécoslovaques, pas plus que leurs homologues d'autres pays, n'ont pu tirer leur épingle du jeu lors de cette confrontation. Ce n'est que cinq ans avant la disparition de la Tchécoslovaquie que James Bond vient batifoler dans son petit jardinet... Même si aucune scène ne fut tournée sur place, c'est la magie du cinéma. Il serait resté un peu plus longtemps à siroter sa vodka-martini, le pays aurait pu échapper à sa désinvolture. Pas de bol je vous dis.



GUILLOTINE : Liquidation totale ! (CD autoproduit)

Après "Tout doit disparaître", titre du premier EP, "Liquidation totale !", raison sociale de ce nouvel ouvrage, enfonce le clou d'une certaine constance dans le discours. Guillotine, ça coupe court, ça rase au plus près, ça défriche à la débroussailleuse. Et quitte à se lancer dans le cynisme de répétition, pourquoi ne pas faire dans la chanson éponyme (Vérole, tu as vu ? je me pique moi aussi d'être un minimum lettré, comme un vrai journaliste de "Crock & Flop") avec cette "Guillotine" qui ouvre (au niveau du col) un disque qui reprend les choses là où le premier nous avait laissé sur notre faim (blast, cinq titres, c'était trop court), soit un rock'n'roll punky qui aligne des riffs de guitares d'une vénéneuse beauté, des textes chargés d'un persiflage judicieusement sarcastique qui reste la marque de fabrique de Vérole ("Low cost holocaust"), des rythmiques qui s'apparentent à la charge d'une compagnie de Caterpillar, le tout sur fond de mythes fondateurs, comme la reprise de "Lost cause" des Cosmic Psychos, premier titre enquillé lors de la première répétition du groupe, histoire que tout le monde soit parfaitement conscient du niveau des débats à venir. Deux EP plus tard et premiers concerts dans les grolles (départ scénique retardé pour cause de paranoïa pandémique, Guillotine refusant les diktats de la muselière ou du pass totalitaire), on sait maintenant à quoi s'en tenir de la part d'une coterie qui, malgré les apparences, a la tête encore bien vissée sur les épaules. La nôtre, en revanche, pas sûr qu'elle reste si solidement fixée. Quand on se prend des torgnoles à grands coups de batte de base-ball, quand on se fait maraver les pavillons à coups de 110 dB, quand on encaisse du Marshall les potards bloqués à 11, il risque d'y avoir quelques menus dommages collatéraux, pour reprendre la phraséologie de Bush sur l'Irak ou de Poutine sur l'Ukraine. Guillotine, en deux disques, viennent de prouver qu'un banal couperet pouvait être une arme de destruction massive, ce qu'on avait un peu oublié depuis 1793. Il est parfois bon de rappeler quelques principes fondamentaux. Qui seront toujours en vigueur si, comme ça se murmure avec insistance, les dix titres de ces deux EP se retrouvent bientôt regroupés sur vinyl grand format. Mais ne vendons pas la peau du nounours avant de l'avoir raccourci, Samson pourrait se vexer de se voir couper l'herbe sous le billot.

